Document generated on 08/31/2024 5:29 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Reprendre par le verbe mon pays, l'Acadie !

Claude Le Bouthillier

Number 162, Summer 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82094ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Le Bouthillier, C. (2016). Reprendre par le verbe mon pays, l'Acadie ! *Lettres québécoises*, (162), 5–6.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Claude Le Bouthillier

Claude Le Bouthillier est mort le 2 mars dernier d'un cancer du pancréas. Je le savais malade et je voulais lui rendre hommage, lui qui a été un pilier de la littérature acadienne. Nos rapports sont devenus plus intimes à la suite de la mise en place du dossier, que lui consacre le présent numéro de *Lettres québécoises* Nous nous sommes rencontrés plus souvent que dans le passé et avons communiqué des dizaines de fois par courriel. D'auteur publié aux Éditions XYZ, Claude est devenu un ami. Cet homme a fait preuve d'une sérénité admirable et a poursuivi jusqu'à la fin sa carrière d'auteur. De fait, l'automne prochain, sortira un recueil poétique, *Pas de distance entre nos cœurs*, qui sera publié aux Éditions La Grande Marée. Il s'agit d'un hommage à ceux et celles qu'il a aimés. (A.V.)

Extrait de l'hommage d'Antonine Maillet à la suite de son décès :

Claude Le Bouthillier, dans une vie qu'il aurait voulue plus longue, a pourtant eu le temps de combler bien des trous dans notre mémoire collective. Son œuvre littéraire et historique a raconté autant notre Acadie perdue que retrouvée, autant nos misères que nos rêves. Il l'a fait avec honnêteté, grandeur et beauté. Je salue l'écrivain, le compatriote et l'homme que j'ai eu le grand bonheur de connaître et d'apprécier.

Reprendre par le **verbe** mon **pays**, l'**Acadie** !

Devenir écrivain ! J'ai plongé dans l'écriture comme on entre en religion : pour suivre ma vocation… Tout m'y prédisposait, mais je n'ai point réalisé l'ampleur de la vague avant l'âge de 28 ans. Je traversais alors une période de remise en question extrême et, dans un moment de bascule, l'écriture m'est apparue comme source de salut, un dernier recours pour rendre intelligible le chaos qui m'habitait.

J'exerçais déjà en psychologie, ce qui me rendait plutôt « suspect » dans le monde des arts. Mais rien ne pouvait m'arrêter. Comme si un volcan était entré en éruption et que des pépites d'or — du moins, je l'imaginais — avaient coulé avec la lave et les scories. La couche la plus profonde de mon être se réveillait d'une longue hibernation.

J'étais en quête d'absolu, à la recherche du beau et du vrai. Je croyais plonger dans un monde de transparence, de générosité, de bonté et, bien sûr, de beauté. Je constatais plutôt que la nature humaine s'y retrouvait, là comme ailleurs, sous toutes ses facettes souvent exacerbées, car l'artiste travaille avec sa sensibilité et sans garde-fous. Je découvrais que des gens pouvaient produire une œuvre touchante et d'une grande profondeur sans posséder eux-mêmes ces qualités. Je découvrais aussi des gens très authentiques et épanouis qui ne produisaient à peu près rien. Ce fut un choc que la découverte du monde de l'art, un monde où la révolte et la « délinquance » sont nécessaires pour atteindre la beauté. Le paradoxe reste d'ailleurs pour moi un mystère.

Un père conteur — donc écrivain avant l'heure — me confia en me voyant avec un manuscrit : « Tu te promènes avec les Évangiles ! » J'ai compris ce jour-là sa joie de me voir réaliser son rêve. Quant à ma mère, orpheline à deux ans d'une mère institutrice, elle valorisait l'éducation par-dessus tout. J'ai sans doute hérité de ses ancêtres irlandais, les Ward, un peu du mystère du trèfle à quatre feuilles !

Issu de la plus ancienne famille de la Péninsule acadienne, mon ancêtre Joseph Le Bouthillier avait épousé une Amérindienne.

Mon enfance eut une toile de fond idéale pour stimuler l'imaginaire. Issu de la plus ancienne famille de la Péninsule acadienne, mon ancêtre Joseph Le Bouthillier avait épousé une Amérindienne. Le commerce des fourrures, la pêche, le négoce par goélette sur Québec, l'influence des vieux pays avec l'empire mondial de la morue (les Robin), une histoire collective tourmentée, les mythes et légendes, tous les ingrédients y étaient.

J'ai grandi dans la maison ancestrale construite en 1836, une demeure isolée, loin du chemin du Roy, avec pour seul voisin immédiat un bon vivant qui, pour survivre, était braconnier comme bien d'autres. La mer à deux pas avait bercé huit générations d'aventuriers et de pêcheurs. J'étais le dépositaire des histoires plus héroïques et grandioses que nature, des traditions et des valeurs de l'ancienne Acadie qui coulaient dans nos veines. Pour fuir un monde dont je ne comprenais pas trop les codes et les ramifications, pour ne pas souffrir de ma gaucherie sociale, pour protéger ma sensibilité, mon émerveillement, ma candeur, je m'étais construit un cocon, un nid, une oasis, au grenier surtout, où je lisais constamment. Ma mère me laissait faire — et devait être secrètement fière de son fils qui allait réaliser son rêve d'éducation — même si je devais en tant qu'aîné m'occuper du jardin, du foin, des patates et de la petite ferme familiale avec vaches, moutons, cochons, poules…

Je pouvais fuir par la lecture cet univers de survie où je devais donner l'exemple par le devoir et la responsabilité. Mon enfance et mon adolescence se terminèrent à l'âge de raison ou de déraison. Et lorsque mon père, braconnier aussi, devint garde-pêche pour préserver surtout la ressource du homard, je devins doublement paria dans un village de braconniers où je faisais en plus des jaloux, car non seulement je raflais tous les prix à l'école mais j'étais, comme servant de messe, le chouchou du curé qui plaçait en moi beaucoup d'espoir. L'intimidation commença par des

par CLAUDE LE BOUTHILLIER

quolibets très méchants qui me collèrent longtemps à la peau. J'appris à me battre, à me faire des alliés, à me défendre. Toutefois, ce ferment des misères de l'enfance me prédisposait à l'écriture tout comme les influences artistiques de mon père, un imaginaire débridé et les fantaisies de ses ancêtres d'Écosse.

Par la lecture, je pouvais réinventer mon monde. J'ai tout lu de la bibliothèque de l'école — assez fournie quand même —, y compris les livres de saints et même ceux de la comtesse de Ségur. C'est là que le mot « brioche » me faisait saliver, que le mot « foire » (synonyme de fête) avait une connotation plutôt puante et que j'appris que « gosse » n'était pas un testicule.

Même *Tarass Boulba*, ce roman de Gogol mettant en scène un cosaque sanguinaire, n'était pas à l'Index. Son héros éponyme perdait la bataille en défendant sa foi orthodoxe contre des Polonais catholiques. Je compris plus tard pourquoi : il défendait le catholicisme. Comme le disait si bien saint Augustin : « L'Église persécute par amour, les impies par cruauté. » Je ne comprenais pas trop le sens du roman, mais j'avais là un avant-goût des guerres de religion où tout était permis au nom de la foi. Un sujet d'actualité !

J'étais d'une grande curiosité et je pouvais me promener entre l'histoire, la géographie, les mathématiques et la chimie. Le cours classique me permit quand même une plongée assez importante dans le monde de la littérature. Nous avions des professeurs passionnés qui croyaient dans le mot, le verbe et l'art.

> *Quand je regarde derrière moi, je me dis que j'ai fait le bon choix en accordant une grande part de mon énergie à l'écriture.*

Comme tout était à dire en littérature acadienne — le champ était en friche —, chaque pierre retournée sous nos yeux recelait un trésor. J'ai senti, comme d'autres, cette urgence de dire et, en ce qui me concerne, de nommer nos forces et nos faiblesses, de tenter par le verbe de reprendre le pays en m'identifiant beaucoup au combat nationaliste des Québécois, que je transposais chez nous. Je me considère comme un écrivain engagé.

Quand je regarde derrière moi, je me dis que j'ai fait le bon choix en accordant une grande part de mon énergie à l'écriture. Ce besoin d'écrire a pris les multiples facettes des genres littéraires, mais mon ancrage profond demeure le roman.

Pour terminer, je dirais que j'ai eu le privilège de faire mentir l'adage selon lequel « nul n'est prophète en son pays ». J'ai toujours senti un appui important de ma communauté, comme en témoigne le fait que, dans mon village, la bibliothèque publique porte mon nom et une polyclinique médicale, le titre de mon deuxième roman, *Isabelle-sur-mer…*

Enfin, je veux ajouter que j'ai eu le privilège d'avoir comme mentor un écrivain reconnu et un éditeur chevronné qui a cru en moi : André Vanasse. Je l'en remercie publiquement.